

Nadine Colombel

# « Non ; la tante Léonie n'avait pas de vertèbres sur le front ! »

ou

## Proust, un mot pour un autre

Il y a en marge de la littérature des petits mystères irritants dont lecteurs et spécialistes cherchent en vain la solution depuis longtemps. Il ne s'agit pas de problèmes d'interprétation, de romans à clef, de défis ulyssiens, mais d'un dérapage de sens, d'une rature de la plume ou du verbe, dont l'auteur, absent, ne peut plus nous donner la solution. Qui dévoilera le mystérieux : « Laisser verdure... » de George Sand, qui émeut comme un premier message de l'au-delà ?

Dans un registre écrit, une formule de Marcel Proust a suscité elle aussi d'innombrables interrogations. On lisait en effet dans un passage du deuxième chapitre sur Combray, dans le tout premier volume de la Recherche, *Du côté de chez Swann*, cette phrase ahurissante où le narrateur décrit sa tante Léonie : « Elle me présentait son triste front pâle et fade sur lequel, à cette heure matinale, elle n'avait pas encore arrangé ses faux cheveux, et où les vertèbres transparaissaient comme les pointes d'une couronne d'épines ou les grains d'un rosaire, ... » Cette curieuse métaphore, anatomiquement indéfendable — des vertèbres sur le front ! — a troublé à juste titre les lecteurs. Elle a d'ailleurs été décelée sur le manuscrit même et a certainement compté pour beaucoup dans le refus de publier de la N.R.F. en 1913, sur avis défavorable de Gide. On sait \* que celui-ci, déjà mal disposé par la réputation d'amateur mondain qu'avait Proust, a été agacé, en feuilletant le texte, par la lecture de passages obscurs comme cette phrase fâcheuse « ... où il est parlé d'un front où les vertèbres transparaissent... ». Cependant, l'importance de l'œuvre est aussitôt reconnue par la critique et Gaston Gallimard emploiera tous ses efforts pour ramener dans son sérail l'auteur prometteur. Il n'est plus question de faire la fine bouche devant des expressions obscures...

Mais qu'avait donc voulu dire Proust ? Fallait-il chercher un sens caché à cette énigmatique métaphore ? De bévée malencontreuse pour Gide, le substantif incriminé a peu à peu acquis ses lettres de noblesse et rejoint le panthéon des Saints Mystères auxquels, régulièrement, on consacre une glose. Dans les années 60, on a cru mettre un point final aux controverses. La solution utilisée avait le mérite

---

\* Par le brouillon d'une lettre de Gide à Marcel Proust, publié à la mort de ce dernier.

d'ôter la tache sur le linceul de l'écrivain, elle avait la fonction de réhabiliter : jamais Proust ne s'était rendu coupable d'une faute de sens. L'incident était clos.

L'auteur du texte qui suit n'a pas l'outrecuidance de vouloir apporter une nouvelle *interprétation*. Jamais ne lui serait venue à l'idée cette prétention, après tant d'universitaires fameux. Ce récit n'est que la fidèle narration de quelque chose qui s'est passé, pour ainsi dire, malgré lui. Le pouvoir souverain de l'imagination et de la rêverie dont Marcel Proust avait fait, par la grâce d'une madeleine trempée dans une tasse de thé, le détonateur de la redécouverte d'un monde oublié, a permis là encore, par un processus d'osmose réminiscente, que soit rendue possible une illumination incontestable.

C'est la plus grande fierté de l'auteur de n'avoir été, dans le cheminement de cette découverte, qu'un médium consentant, un rêveur habité, un humble prosélyte ayant reçu le don.

\*

Cela commence un peu comme un simulacre de duel. Mon ami lisait une biographie de Proust, je m'étais procuré une étude sur un auteur plus confidentiel, mais rival, un dandy oublié, un esthète barbare ; avec Jean Lorrain, j'exhibais une préférence franchement décadente. Nous nous affrontions, bien forcés, nos héros ayant failli s'entretuer ; Proust avait triomphé de Lorrain dans d'autres joutes, et la postérité l'encense à raison. Moi, en ces soirs étouffants de juillet, j'affichais ma solidarité avec l'homme aux masques, aux cauchemars d'éther, aux marlous fascinants. On avait beau dire, dans cette confrontation, c'était Proust qui représentait la norme, petit Marcel béatifié par le monde...

Après une heure au moins de lecture, mon ami en arriva à ce passage du premier volume de la Recherche qui avait provoqué les foudres de Gide, au point de motiver le refus de Gallimard, et, plus tard, dans l'univers des exégètes proustiens, des interrogations sans fin sur ce mystère de la littérature : les vertèbres sur le front de la tante Léonie.

Nous étions pris par l'étrangeté de l'expression, et nous en discutâmes un moment ; j'avais laissé de côté Jean Lorrain et mon ami me communiquait au fil de la lecture les informations que lui fournissait son livre. On y citait l'article de Philip Kolb qui faisait autorité sur la question, où l'étrange métaphore se trouvait expliquée en rapportant les vertèbres à la perruque et non au front de la tante Léonie — comme une sorte d'armature sur laquelle auraient été assemblés les faux cheveux —, grâce à la suppression d'un « et », d'un petit « et » fautif, dont l'adjonction plus tardive aurait transformé un manuscrit cohérent : « Son triste front pâle et fade sur lequel, à cette heure matinale, elle n'avait pas encore arrangé ses faux cheveux, où les vertèbres transparaissaient comme les pointes d'une couronne d'épines ou les grains d'un rosaire... » en une monstruosité anatomique : « Son front... sur lequel... elle n'avait pas encore arrangé ses faux cheveux, *et* où les vertèbres transparaissaient... ». Le mystère semblait résolu mais la solution nous laissait déçus, sur notre faim, comme lorsqu'on découvre qu'un phénomène naturel renommé par ses manifestations incompréhensibles est enfin expliqué par une cause

simple et banale. En même temps que la résolution d'un mystère, but noble auquel tend la curiosité de l'esprit, une faute avait été réparée dans le texte mais aussi châtiée chez le lecteur, — sa coupable préférence pour le mystère et la poésie, — et ce dernier se retrouvait condamné à réintégrer un monde remis en ordre, le monde où les colosses de Memnon ont cessé de chanter.

Je me souviens qu'ensuite nous reprîmes chacun notre biographie, et que nous lûmes encore assez longtemps avant d'aller nous coucher.

Là, je ne parvenais pas à dormir. Aucune inquiétude, aucun souci, mais non plus aucune fatigue, aucun besoin de sommeil. Je pensais à de nombreuses choses, mais sans m'y attarder, comme je le fais souvent les nuits d'insomnie. Je ne me souviens pas au bout de combien de temps, ni quelles circonstances m'y conduisirent, mais je finis par me retrouver dans la maison de la tante Léonie. Ma pensée arrêta alors ses fatigants voyages, elle se fixa enfin, comme lorsque, faisant courir le ruban d'une bobine de film en accéléré, en avant, en arrière, en avant, en arrière encore, on a enfin trouvé la scène que l'on cherchait et qu'on laisse les images défiler à la bonne vitesse.

Je connaissais bien Illiers, je l'avais déjà visité deux fois. A la dernière occasion, quelques semaines plus tôt, nous revenions d'une noce du côté de Château-dun, et, à l'heure de regagner Paris, nous avions décidé de nous y arrêter, le détour n'étant pas grand et la plupart d'entre nous n'y étant jamais allés. Nous étions une dizaine, dont quatre enfants à l'âge des dictées, et sitôt après l'église, dont la visite laissa rêveurs ceux qui gardaient en mémoire la description des vitraux et des tombeaux, nous nous étions vite dirigés vers la maison de la tante Léonie, où une visite guidée venait de commencer. Là encore, la réalité sembla fade pour beaucoup, comparée à la magie de la recreation littéraire. Mais moi, je n'eus pas du tout cette déception-là. Je retrouvais avec plaisir l'impression ancienne que j'avais éprouvée lorsque j'avais visité la maison pour la première fois, dix-huit ans plus tôt ; et à présent, les membres calmement étendus dans mon lit, je jouissais à nouveau de cette réminiscence avec émotion : la maison où le petit Marcel passait ses vacances, c'était — à peu de choses près, et dans son essence absolument —, la maison de ma chère grand-mère où j'allais autrefois si souvent.

Je repartis donc avec délectation dans les couloirs étroits, dans les salons que mes amis avaient trouvés trop exigus lors de cette découverte étonnée et désabusée d'une maison qu'ils avaient imaginée, à travers leur lecture, beaucoup plus cossue, beaucoup plus bourgeoise... Leur milieu n'était pas le mien. Ils ne pouvaient pas savoir ce qu'était une petite maison de ville, ouvrant immédiatement sur la rue par une porte modeste, sans perron, sans vestibule digne de ce nom, enserrant avec ses dépendances un tout petit jardin derrière de hauts murs où les rosiers grimpaient. Chez ma grand-mère aussi le jardin était minuscule, et il n'offrait même pas à sa maison le luxe d'une seconde issue, au travers d'un vieux portail à clochette dont le tintement annonçait les visiteurs. Mais ma grand-mère avait son vieux fauteuil Voltaire au bord de la fenêtre et y passait ses après-midi à tricoter et à regarder qui passait dans la rue.

Le fauteuil Voltaire était à présent ici, dans cette maison de Provence, rapporté avec quelques bibelots et un guéridon massif. C'était cette circonstance qui rendait doublement chère la dernière visite que j'avais faite à Illiers. La première fois,

l'enthousiasme de la découverte d'un haut lieu de la littérature avait prévalu, accompagné seulement de la constatation de la similitude de l'endroit avec la maison de ma grand-mère, et je le lui avais certainement raconté, à ma grand-mère, pour qu'elle soit encore plus fière de sa maison, qu'elle avait pu acheter en économisant de longues années sur la solde de mon grand-père, comme je l'imaginai, en se privant de parures pour que ses filles au moins soient comme il faut, comme elle s'était privée de manger pendant la guerre pour que ses filles et son mari aient ce qu'il faut.

Lors de la deuxième visite, dix-huit ans après la première, l'évocation de la maison de ma grand-mère était devenue la plus forte, puisque ma grand-mère était morte depuis de nombreuses années déjà, et que sa maison avait dû être vendue plus tard, à la mort de ma tante, lorsque ma mère avait fini par s'y résoudre.

Et je ressentais à présent une grande pitié pour cette maison disparue, à laquelle j'avais voulu ne plus penser, tellement c'était triste d'avoir dû la vendre. Ma mère, un moment, avait proposé de me la donner, mais j'avais refusé. Je souhaitais maintenant avoir pu garder cette maison, je remontais dans le passé pour l'abolir, et je repris les plans d'aménagement qu'un temps j'avais ébauchés, pour la ramener, doucement, du début à la fin du vingtième siècle.

De chaque côté du couloir qui traversait tout le rez-de-chaussée, il y avait deux pièces longues et étroites, l'une la salle à manger, l'autre devenue la chambre de ma grand-mère qui ne montait plus souvent au premier. Il faudrait casser les murs pour en faire une grande pièce à vivre, restaurer les cheminées, restituer les poutres sous les faux-plafonds de plâtre. La cuisine, à laquelle on accédait par deux marches, et dont le mur mitoyen était boursoufflé d'humidité, il faudrait la reprendre également, mais en gardant ses éléments caractéristiques, le vieux garde-manger, les marches et le faux plancher.

À l'étage, la salle de bains accusait bien son âge, et à la petite chambre attenant, l'ancienne chambre d'enfants de ma tante et de ma mère, il faudrait rapporter le petit balcon branlant surplombant le jardin, qu'on avait préféré enlever. Dans ma chambre, le studio comme on l'appelait, peu de chose à changer, repeindre sans doute, mais surtout ne pas toucher à l'alcôve et au cosy qui me servait de lit. Le grenier pourrait être largement aménagé de chambres, et d'une salle de jeux percée de tabatières.

Je m'aperçus que j'avais monté un étage à nouveau sans avoir réfléchi au sort de la chambre de ma tante, pourtant desservie par le même petit couloir que le studio. Cette pièce me gênait. C'était la seule que je ne parvenais pas à m'approprier comme les autres, que le souvenir du passé ne faisait pas mienne. Pourtant la présence physique de ma tante ne s'attachait pas particulièrement à cette chambre, moins que ma grand-mère, qui était morte dans son lit, à la sienne. Ma tante, quand le cancer l'avait surprise, n'était pas restée dans sa maison. Ma mère l'avait prise chez elle et l'avait soignée avec un dévouement absolu et farouche. Pourtant, pénétrer dans la chambre de ma tante, c'était pour moi comme entrer dans la chambre de la tante Léonie. Je l'imaginai jaune et amaigrie sur son lit, dans cette chemise de nuit mauve qui la vieillissait de dix ans, les bras décharnés où transparaissaient les os, et la perruque grise, que les effets du traitement avaient rendue nécessaire, et que, par manque total de coquetterie, elle ne savait pas placer, toujours un peu trop en arrière, laissant voir par devant ses véritables cheveux qui rebiquaient...

Je sentis alors une fulgurance colorée m'envahir. Je me souviens encore d'un rouge... *I was elated*... il est difficile de traduire, un bien-être extraordinaire, l'envie de rire, de célébrer : j'avais trouvé, ce n'était pas « vertèbres », c'était « véritables »... les pointes de la couronne d'épines, les grains de rosaire, c'étaient les véritables cheveux gris encore dépeignés par la nuit que les faux cheveux mal posés laissaient voir par devant. Ça ne pouvait pas être autre chose, j'en avais la certitude absolue, la certitude étonnée de l'évidence, et j'en avais la preuve, parce que j'avais reproduit sans le vouloir, et c'est la sorte d'expérience qu'on ne peut faire par vouloir, tout le concours de circonstances de la petite madeleine, tout le cheminement intérieur de l'émotion qui nous entraîne bien loin du présent et qui nous y ramène pourtant.

Je descendis au salon et relus le passage : « Je n'étais pas avec ma tante depuis cinq minutes, qu'elle me renvoyait par peur que je la fatigue. Elle tendait à mes lèvres son triste front pâle et fade sur lequel, à cette heure matinale, elle n'avait pas encore arrangé ses faux cheveux, où les véritables transparaisaient comme les pointes d'une couronne d'épines ou les grains d'un rosaire... »

\*

Je souhaiterais bien entendu apporter une preuve à mon « intime conviction ». De l'article de Philip Kolb, d'abord publié dans *The Romanic Review*, 1963, puis repris dans la revue *Europa* de 1970, dont j'ai pu me procurer une copie, il ressort que le manuscrit a disparu. J'ai donc renoncé à l'espoir de retrouver, de l'écriture de Proust, un mot que l'on aurait pu lire indifféremment « vertèbres » ou « véritables ». On aurait pu envisager qu'un « véritables » mal écrit ait été transformé au moment de la dactylographie par une personne manquant de culture scientifique et induite en erreur par la référence anatomique présente quelques lignes plus haut : « front » entraînant « vertèbres ».

Pendant le manuscrit a disparu. Reste la première dactylographie, faite à partir d'une sténographie prise sous la dictée. J'ai alors repris ma thèse de la confusion dans la calligraphie, mais en l'appliquant à un mot écrit non en système alphabétique mais en sténographie. Comme beaucoup, je suis complètement ignorante de cette technique. Il me semblait cependant que la confusion devait être plus facile dans un langage simplifié. En me documentant, j'appris que les voyelles étaient omises et qu'ainsi, seule la terminaison différait entre les deux mots, une sorte de canne orientée à gauche ou à droite selon le cas. Puis je recherchai des personnes connaissant la sténographie et leur fis écrire les deux mots. Là j'appris qu'il y avait plusieurs méthodes donnant des graphies assez différentes, mais dans chaque système les mots pouvaient être confondus, et le pouvaient d'autant plus que l'écriture était rapide et que les fins de mots risquaient d'être « mangées ». Chaque personne testée (trois professeurs de sténodactylographie) confirmait donc que la confusion était tout à fait possible, affirmant que seul « le contexte » permettait dans ce cas de décider...

Nous voilà revenus à la case départ. Est-il possible qu'une sténodactylographe — de nationalité anglaise de surcroît, et peut-être pas totalement familière avec

la qualité de langue que lui dictait Proust, peut-être mal accoutumée à l'emploi de l'adjectif, seul, en tant que substantif (en anglais, on aurait dit : « the real *ones* », n'est-ce pas ?), ait écrit « véritables » et ait recopié « vertèbres » ? Cela paraît tout à fait possible.

Un indice supplémentaire en est la réaction de Proust à la relecture, comme l'évoque M. Kolb dans son article. Proust relit le passage. Lui non plus ne doit pas très bien comprendre ce qu'il a écrit ! Seulement, comme il est plus difficile, lorsque le texte est dactylographié, de déceler une coquille « invisible », il ne remet pas en cause le mot qu'il lit : « vertèbres », mais son association avec les faux cheveux de la tante Léonie, ce qui lui paraît vide de sens, et, lui aussi un instant leurré par l'attrance de la correspondance anatomique, rajoute un « et » pour que le mot « vertèbres » se rapporte à quelque chose qui évoque une structure osseuse, ce qui lui semble plausible, sans s'apercevoir, en ces quelques secondes, de l'effarante métaphore qu'il vient de créer. On notera que l'ajout du « et » avec le mot « véritables » ne change pas le sens du passage.

Une telle méprise est-elle concevable ? Tout le monde l'atteste, Proust était mauvais correcteur d'épreuves, et il avait à peine le temps de jeter un coup d'œil à ses livres après leur parution, tel était le travail qu'il s'imposait. Kolb lui-même démontre que la lettre que Gide avait envoyée à Proust ne pouvait être prise en compte puisqu'il n'y faisait pas allusion au passage des vertèbres, qu'il avait signalé seulement dans son brouillon, publié seulement après la mort de Proust, désignant ainsi pour la postérité la surprenante — et ridicule — impropreté dont celui-ci s'était rendu coupable !

M. Kolb a choisi d'écarter la possibilité même d'une faute d'inattention et s'est engagé dans la quête d'un autre sens. J'ai eu l'illumination d'une autre solution, qui révèle bien une faute d'inattention, mais seulement à la relecture, péché véniel chez Proust, coutumier de cette négligence dans la correction de ses épreuves.

Il peut paraître incroyable qu'une telle proposition n'ait pas été avancée plus tôt, et que jamais on n'ait pensé à remettre en cause le mot plutôt que le sens. J'ai longtemps hésité à faire connaître ce que j'avais découvert. La gloire de Proust n'a pas besoin de ces vains diamants ; de son vivant, il a même pu ignorer combien cet infime quiproquo lui avait nui. Il serait bon cependant qu'après l'imprimatur de l'Université l'adjectif perdu puisse retrouver sa place dans la phrase proustienne, pour lui redonner cet ample balancement, cette opposition des qualificatifs contraires qui traduit simplement l'image pitoyable et émouvante à la fois que Proust avait voulu rendre.

Avril 1992